

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Toutes ces femmes

Rubi Guerra



Numéro 73, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3780ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Guerra, R. (2003). Toutes ces femmes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (73), 58–68.

## Toutes ces femmes

Rubi Guerra

Qui n'a jamais lu ou vu dans un mauvais film ou dans un récit au goût douteux la scène de la femme aux gros tétons, à cheval sur son amant, nabot sans défense, prisonnier de ses cuisses d'acier, qui lui chuchote à l'oreille : « Je veux que tu me le tues, je veux que tu me le tues », se référant au mari absent ? Typique ou plutôt archétypale situation de fiction qui, dans mon cas, adopta une forme réelle et terrible.

La première fois que j'entendis Sonia me demander d'assassiner son mari fut lorsque j'étais occupé à repêcher un de ses délicieux mamelons avec mes dents. Faut dire que je n'ai pas fait très attention à ce qu'elle disait et si je lui ai donné mon consentement, c'est qu'à ce moment-là j'étais prêt à lui accorder n'importe quoi. Au bout de cinq minutes, j'avais déjà tout oublié. Plus tard, entre deux volutes de fumée, elle me lança :

— Comment feras-tu ?

— Comment ferai-je quoi ? demandai-je en toute innocence.

— Tuer Morgan, idiot.

Croyant à la plaisanterie, j'embarque dans le jeu et j'invente toujours de meilleures façons de lui assurer le veuvage jusqu'à ce que je rencontre la froide colère de ses yeux. Les mots s'embrouillent et je la regarde quelque peu horrifié. Je connais le mépris de Sonia pour son mari, je sais que son amour s'est transformé en haine et qu'elle a dû essayer quelques raclées ces derniers temps. Mais le meurtre est autre chose. J'essaie de la raisonner ; elle se lève et ramasse ses fripes.

— Oublie ça, cria-t-elle en entrant dans la salle de bain.

La porte en se refermant ébranla les fondations de la maison.

Le penchant de Morgan — qui était français malgré son nom de pirate de la perfide Albion — pour l'alcool n'avait pas amélioré les choses. Jusqu'à tout récemment, c'était un homme débonnaire et joyeux qui adorait d'une manière quelque peu

maniaque sa femme. Maintenant son bonheur dépendait d'une bouteille de whisky et son pacifisme s'était mué en gestuelle pugilistique. Sonia était à la fois le ring, les câbles et l'adversaire. En d'autres mots, son épouse était le petit gymnase dont elle était quotidiennement le martyr. Conseillers professionnels et amis (qu'elle me racontait) ne firent qu'aggraver le cas. Je lui ai suggéré le divorce, qui ne lui paraissait pas viable : pas facile de renoncer au confort et à certains privilèges. Morgan était riche ; Sonia, non. Prise d'une soudaine attaque d'orgueil féminin, elle signa le jour de son mariage un document par lequel elle renonçait à tout support économique en cas de dissolution. Ce document, établi sur son insistance et qui ne s'expliquait que par son féminisme enragé d'alors, fut source de cauchemars de plus en plus fréquents.

Une forteresse espagnole du *xvi<sup>e</sup>* siècle sur le bord de la mer. Moitié caserne, moitié prison. Murs couleur de fumée extraits d'une carrière oubliée dans le temps. Elle attendait dans un cachot humide l'heure de son exécution. Elle sait avoir commis un crime horrible mais ne se rappelle pas lequel. Entre un pasteur entraînant à sa suite fonctionnaires et gardiens. Un des fonctionnaires s'avance et déplie un long parchemin. « C'est le pardon », pense-t-elle. L'homme se met à lire. Le document croît de ses mains et commence à remplir la cellule, l'écrasant contre le mur. Avant de mourir suffoquée, elle comprend que dans ce document, elle se déclare coupable de tous les crimes dont on veut bien l'accuser et qu'elle renonce au pardon. À quelques détails près, ce même rêve se répète à tout moment.

Deux semaines après cette première conversation portant sur la mort de Morgan, Sonia m'expose son plan avec force détails. Je l'écoute, ahuri, mais sans le courage de m'indigner. Peu à peu, je lui donne raison. Morgan est un maudit (elle me montre une affreuse ecchymose sur la cuisse droite, résultat d'un coup de pied) et mérite de mourir. Ses arguments se déroulent devant moi, exécutent une danse sinueuse, battent avec rythme mort-argent-liberté-mort-argent-liberté. Finalement j'accepte. Pourquoi pas ? Faut juste faire gaffe. Les occasions ne manqueront

pas, disait-elle, Le plus étrange, c'est qu'on ne l'ait pas encore tué malgré ses errances d'ivrogne dans les quartiers les plus malfamés de la ville à la recherche de putes et de gosses, bouges où le seul fait d'avoir un accent peut être perçu comme une insulte. S'agit qu'un type, un jour ou l'autre, se décide à lui faire la peau pour lui chiper sa montre ou son portefeuille. Miracle que ce ne soit pas encore arrivé. Rien de plus simple que faire croire à une agression dans un de ces bleds. Suffit de frapper au bon moment et la police mettra ça sur le compte d'un des nombreux délinquants qui traînent dans le secteur et l'enquête s'arrêtera là. Avec hésitation et répugnance et peut-être espoir secret, je saisis le revolver des mains de Sonia.

— J'aurais préféré le couteau mais tu n'aurais pas pu. De toute façon, la police ne pourra pas identifier l'arme, Morgan la possède depuis des années, il l'a rapportée du Paraguay. Ne restera plus ensuite qu'à la jeter dans la rivière.

Toutefois, les choses ne se passèrent pas ainsi. Deux jours plus tard, Morgan se saoula et rossa son épouse, lança le téléviseur par la fenêtre et sortit tout nu dans la rue. Il effraya les voisins avec son corps flasque de démon aux yeux bleus et cheveux blonds en bataille. Une demi-heure plus tard, une ambulance l'emmena à l'hôpital. Retranché au dixième étage, il avait momentanément la vie sauve. Le revolver était hors de question pour le moment. Sonia et moi passâmes des moments de totale transgression : nous faisons l'amour dans leur salon, dans le fauteuil préféré de Morgan, dans la cuisine odorante, pendant qu'elle se tenait sur le balcon du deuxième et que je la prenais par derrière. Jours glorieux qui s'achevaient sur le besoin réitéré de la mort de l'absent. Chaque étreinte, morsure ou élan conduisait à cette évidence.

Je me suis rendu à l'hôpital, au département de psychiatrie qui, comme je le disais, était situé au dixième étage. En tant qu'actionnaire minoritaire de l'entreprise touristique de Morgan, ma visite passerait inaperçue. Après une balade dans l'ascenseur en acier inoxydable où se concentraient les odeurs malsaines de tout l'édifice, une grille avec cadenas et un infirmier à sale gueule, j'ai pu rencontrer ma future victime.

Je suis entré, intimidé, je dois l'avouer. Comme il arrive à la plupart des gens normaux, les fous produisent chez moi un malaise indicible, quelque chose bien au delà de la possible agression physique, toujours latente chez ces esprits tordus. Ce n'était pas une peur physique même si elle se manifestait d'une manière douloureuse : jambes molles, gorge sèche, pouls accéléré et une pulsation dans la tête qui me faisait marcher comme dans du coton. Morgan était assis sur une chaise de métal dans un coin de la grande salle. Il était vêtu d'un élégant pyjama et de pantoufles en cuir. J'avisai une chaise libre et pris place à ses côtés, face aux autres internés qui déambulaient sans aucune espèce de surveillance.

— Comment te sens-tu ? lui demandai-je tout en sortant une cigarette.

Je me suis ensuite rappelé qu'il était défendu de fumer et l'ai remise dans l'étui.

— Je suis bien, me répondit-il au bout d'un moment. Que veux-tu, il n'y a pas de meilleur endroit qu'ici. On me drogue et je dors, mais je ne peux ni fumer ni boire. Pourquoi as-tu tant tardé à venir me voir ?

Il parlait sans me regarder, attentif tout comme moi au va-et-vient des malades. Il y en avait des vieux et des jeunes, des gros et des maigres, hommes et femmes. Comme s'ils s'étaient tous éloignés du chemin. De temps à autre, l'un d'eux riait timidement ou son visage prenait une expression intense, désespérée, pour aussitôt se relâcher. On pouvait dire qu'ils ne se portaient pas si mal. Je commençais à mieux respirer.

— J'ai dû m'occuper de l'agence. Beaucoup de choses en suspens. Les touristes canadiens vont descendre et nous ne sommes pas prêts. Tu dois vite sortir d'ici ; de plus, Sonia est inquiète et...

— Ne me parle pas d'elle, m'interrompit-il, cette sorcière veut me tuer.

J'ai cherché une autre fois l'étui de cigarettes parce que je ne savais plus où mettre les yeux, ni les mains, ni les jambes. Une grosse fille au visage comme celui d'une vierge flamande se

planta devant nous. Elle regarda Morgan et lui aussi la regarda. Je crus déceler une trace de complicité entre eux. J'ai glissé mon regard sur le plancher frais ciré, de nouveau effrayé, et j'ai remarqué la flaque d'un liquide qui descendait de ses jambes. Une infirmière venue de nulle part l'agrippa et l'entraîna dans le corridor.

Nous sommes allés à sa chambre. Il y avait quatre lits. Une odeur insupportable de corps vieillis emplissait l'espace de manière tangible malgré les grandes fenêtres dénudées par lesquelles entrait toute la lumière du golfe.

— Je jouis d'un paysage à couper le souffle. C'est malheureux que mes compagnons ne soient pas en mesure d'en profiter.

Il fit un geste en direction du jeune homme blotti sur son lit.

— Il souffre de délire. La nuit, il s'approche de moi en me disant qu'il y a des araignées qui descendent du plafond et qu'il veut dormir à mes côtés. Je dois m'évertuer à le convaincre de retourner dans son lit. Un jour je vais le laisser faire.

Il se détacha de la contemplation des eaux bleu-vert et de la langue de terre de la côte opposée. Il était midi et tout — la mer, les collines au loin, les nuages et l'espace — réverbérait de reflets douloureux. À mon tour, je m'éloignai des fenêtres, rassasié.

— Tant de beauté peut tuer, fit Morgan avec un sourire énigmatique.

Il s'assit sur le lit et mit les pieds sur la seule chaise de la chambre. Je dû m'asseoir à ses côtés sur le lit. Je m'efforçais de donner à la conversation un semblant de normalité (Je ne me sentais pas normal: j'étais ici pour « tâter le terrain », comme l'avait dit Sonia, c'est-à-dire vérifier si Morgan pouvait être assassiné à l'hôpital, et simuler un accident ou un suicide; mais ça ne marchait pas, je me sentais de plus en plus anxieux, je m'imaginai qu'on ne me laisserait pas sortir au terme de l'heure de visite).

— Je te disais qu'il y avait un *charter* de Canadiens qui...

— La ferme et tu m'écoutes. Je ne le répéterai pas. Je dois sortir d'ici. Je ne peux pas retourner à la maison parce que la sor-

cière sera là à m'attendre. Je veux que tu m'aides et que tu m'emmènes dans un endroit.

— Quel endroit ? demandai-je d'une voix si forte que je me suis mis à regarder de tous côtés.

C'est à ce moment qu'entra un colosse d'infirmier tenant une pilule bleue dans la main droite et un verre de plastique contenant un liquide transparent dans l'autre. Mon ami adopta un air innocent et relâché, en aucun moment m'était-il apparu si fou, la folie dansait dans ses yeux, enfouie, presque inexistante, mais je la voyais. L'infirmier s'approcha du lit du garçon et, sans mot dire, lui fit avaler le comprimé. Ensuite, il sortit sans même nous adresser un regard. Morgan le suivit furtivement des yeux. Sa voix se fit plus basse.

— Viens ce soir à dix heures. Gare ton auto dans la partie arrière, près de l'entrée de l'urgence. Si je n'y suis pas, attends-moi. Maintenant, taille-toi. Fais gaffe que le sorcière ne se doute de rien.

Faut dire que je me suis comporté comme un misérable et que, mû par un empressement que ne dissimulait qu'en partie ma peur, au milieu d'un incendie de baisers et de griffures, je racontai à Sonia ce que me proposait son mari. Une fois calmé le désir amoureux qui ressemblait de plus en plus à la conduite épileptique des désespérés et des damnés, nous avons élaboré d'autres plans. Il va sans dire que ceux-là non plus ne se déroulèrent pas comme prévu.

À vingt-deux heures pile, je stationnais mon auto à l'endroit indiqué. Plusieurs minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passe. Au loin, par-dessus le bruit du moteur de l'auto, on entendait un fracas confus de sirènes et de pleurs. Ou était-ce mon imagination ? J'étais au milieu du silence et de l'obscurité. Plongé dans les ténèbres, un corridor extérieur bordé d'arbres me séparait d'une porte vitrée, fermée. Derrière celle-ci, d'autres corridors illuminés, blancs, vides.

Soudain, Morgan apparut, et malgré toute mon attention, je fus surpris. Je fus encore plus surpris quand je me suis rendu compte qu'il n'était pas seul La grosse fille, belle et dingue,

l'accompagnait. Pour un instant, je ne sus pas si je devais peser sur l'accélérateur ou rester et voir ce qui allait se passer. Le doute est mortel : Morgan était déjà là. Son obèse copine essaya en vain d'ouvrir la portière. Morgan, galant, l'aida à monter avec des gestes de portier d'hôtel. Ensuite, il s'assit à mes côtés et sur un ton impératif, me dit :

— Fonce.

Nous quittons l'hôpital, doublons à droite, croisons à gauche et roulons cinq pâtés en ligne droite jusqu'à la mer. Toujours sans recevoir — ni demander — aucune précision sur la route à suivre, je conduisis jusqu'aux limites de la ville. Ça me semblait juste de nous diriger vers nulle part, vers la nuit et ses autoroutes abandonnées.

Y avait une limite à la bravoure. Je respirais bruyamment.

— Alors, où allons-nous ?

— Ce n'est pas ici, grinça une voix derrière moi.

Jetai un œil au rétroviseur : n'y avait personne sur le siège. Je mis les freins si brusquement que Morgan s'écrasa le nez contre le tableau de bord, mais sans trop de mal. Je me retournai à moitié. La grosse était là, naturellement, pelote de linges et cheveux, entre le siège arrière et celui du devant. Au bout d'un moment, elle leva la tête.

— Au centre-ville.

Elle replaça sa tête entre ses deux jambes. Je compris. Je mis donc le cap sur le centre-ville. Je ne sais pas comment, mais elle me guida sans même lever la tête. Sa voix éteinte me disait « gauche » et « droite » et je tournais le volant selon le cas. Je n'ai plus regardé derrière, j'étais suffisamment effrayé. C'était comme voyager avec un passager fantôme, une voix désincarnée qui me conduisait vers ma perte. Nous parcourûmes des rues étroites et sinueuses, mal éclairées, un quartier de vieilles maisons aux murs de treillis, aux toits en tuiles rouges, habitées par de vieilles et béates éleveuses de chats et d'étudiants mal foutus. À une certaine époque, je venais souvent par ici. Ça me rappelait mes souleries juvéniles, cuisses et seins d'adolescentes à l'ombre des acacias.

— Ici.

Mes passagers descendirent, j'attendis le double claquement des portières avant de descendre. J'ai palpé l'arme dans la poche de mon veston. Tiède comme un petit animal inoffensif. Je me suis approché du couple qui tirailait la porte. La rue était vide. Les ombres, denses. Les voisins, endormis. À gauche, un terrain vague et quelques murs debout ; à droite, une maison qui semblait ne pas avoir été habitée pendant des années. Trois pas nous séparaient. Je marchais derrière eux. L'arme pulsait dans ma main, toujours à l'intérieur du veston. La porte s'ouvrit.

— Entre, dit Morgan, se tournant vers moi.

Je n'ai jamais aimé pénétrer dans une maison inconnue, en pleine obscurité. Les ombres s'agitent sur les murs, masses qui semblent à la fois meubles ou animaux nous barrent les jambes, et surtout un air d'hostilité, de rejet qui semble venir aussi bien du toit que du plancher. Comme si j'étais prisonnier d'une bouche gigantesque prête à se refermer et à me broyer. Dominant mes craintes, je les suivis jusqu'à un appartement qu'Ophélie (je l'avais nommée ainsi pour des raisons pratiques et de vengeance) considéra sûr, car elle alluma. L'immense chambre à coucher à plafond haut et décorée de meubles anciens, quoiqu'en bon état, ne le surprit guère. C'était typique du quartier, fauteuils vieux de soixantedix ans, portraits de bisaïeuls sur les murs écaillés, bains rouillés et tuyaux bouchés. Sur un conseil de Morgan, je sortis pour trouver de quoi bouffer. Ils restèrent là à se regarder dans les yeux. J'en ai profité pour mettre Sonia au courant. D'abord, elle me regarda avec la même compassion et sympathie que mériterait un chien galeux. Au deuxième acte, elle me demanda le revolver. Je le lui remis avec joie, enfin libéré de l'absurde mandat que ma partenaire m'avait imposé.

— Allons-y, dit-elle. Conduis-moi jusque-là. Je te suis.

Avant d'exécuter cet ordre, je m'arrêtai pour acheter une couple de pizzas. À travers la vitrine du restaurant, je voyais Sonia dans son auto et c'était terrible comme vision. Il me semblait que toutes les femmes effrontées s'étaient incarnées en elle. Sa beauté s'éteignait, une énergie obscure irradiait de ses yeux. Si quelque part existaient des déesses de la vengeance, il n'y avait aucun

doute que j'étais en présence d'une d'elles. Je me savais perdu. Ne l'avais-je pas plus d'une fois déçue ? Étais-je si différent de Morgan ? Si je devenais son mari, ferais-je les mêmes conneries ?

J'ai payé et suis monté dans mon auto sans la regarder. Je baissais la tête. Je méritais ce châtiment par lequel elle voulait me marquer. Je me suis mis en marche et les phares de son auto s'allumèrent derrière moi.

Je suis entré sans m'annoncer, comme me l'avait ordonné Morgan, les boîtes de pizza empilées l'une sur l'autre. Au moment de m'enfoncer dans les profondeurs de la maison, je regardai par-dessus mon épaule en direction de l'automobile de Sonia, une forme obscure sans forme, une ombre entre les ombres. L'hostilité de la maison ne m'effrayait plus, j'arrivais d'un lieu froid et inhospitalier. Le rectangle illuminé d'une porte me guida, mais une fois arrivé à ladite chambre, je l'ai trouvé vide. Une autre porte, étroite, entrebâillée, à demi dissimulée par un paravent vaguement chinois que je n'avais pas avisée lors de ma première visite, me conforta. J'ai franchi ce nouveau seuil, prêt pour une remarque amusante sur la qualité de la bouffe. Les paroles moururent dans ma bouche comme l'était Morgan, étendu sur un divan de velours rouge. Supposai que la couleur du meuble rendait moins apparentes les coulisses de sang qui se répandait sur le corps de Morgan plus nu, plus grand, plus maigre et plus blanc que jamais. Une longue estafilade traversait sa gorge. Je laissai tomber les boîtes de pizza et, abasourdi, je fis trois pas vers le corps. Je compris mon erreur en entendant le lent grincement de la porte qui se referma derrière moi.

Je fis demi-tour et j'essayai mon meilleur sourire, mais sans succès. Ophélie était aussi nue que Morgan, quoique plus en vie et démontrant des signes évidents d'agitation. En d'autres circonstances, je me serais délecté à la vue de son corps rond et rosé. Je disparus derrière le sofa tout en cherchant une autre sortie. Il n'y en avait pas. Si la folle était demeurée tranquille comme le sont les autres fous, cloués dans un coin, bougeant d'arrière en avant leur tête égarée ; ou si elle s'était approchée de moi les mains vides en signe d'intentions pacifiques, au lieu de brandir

une paire de gros ciseau Barrilito dont l'éclat des lames d'acier inoxydable était terni par une substance épaisse, rougeâtre et à demi coagulée, je n'aurais pas été aussi terrorisé que je l'étais. Elle se mit à balbutier, en sourdine, pour elle-même, dans un murmure inintelligible d'où, comble de confusion, sortaient plusieurs voix discordantes. Soudain, une des voix domina les autres et prit le contrôle absolu de l'appareil phonétique. Dès lors, les paroles devinrent plus claires quoique toujours inquiétantes. Suite à une interruption du mouvement et de la parole, et d'un regard de ruse infantile, elle dit :

— Pareil comme papa. Je le savais. Et l'oncle Alberto, dans le poulailler. Viens voir les poules, viens voir les poules ! Comme si je le savais pas. J'ai entaillé le cousin Robertico avec les ciseaux de maman parce que lui aussi voulait me montrer les poules. Robertico se jeta à l'eau et enfonça sa tête en criant, et je ne me rappelle pas ce qui s'est passé après. Peu importe, toi, je te ferai pas de mal.

Je continuais de reculer au rythme de sa lente avancée, comme lorsque nous nous éloignons d'un chien dangereux en faisant attention de ne pas l'exciter, jusqu'à ce que mon dos percute un mur solide et définitif. Elle s'en aperçut et déplia son sourire comme une araignée sa toile.

— Je te ferai pas de mal. T'es beau. Je vais juste prendre soin de toi.

Dieu ! Sa voix était un gémissement rauque, une basse continue trahie par le désir, la voix d'une déité caverneuse dévoreuse d'hommes. Je la regardais avec la même innocence et résignation que l'agneau sur le point d'être égorgé. J'étais disposé à accepter mon sort.

Naturellement, ce destin ne s'accomplit pas. La premier projectile atteignit Ophélie sur son côté droit, sous le bras qui tenait les ciseaux. L'impact la projeta contre le mur. La second se logea entre ses seins et ne fut peut-être pas nécessaire. Elle s'écroula sans mot dire. Anéanti de gratitude et d'une peur révérencieuse, j'ai tourné mon regard vers ma salvatrice. Dans l'embrasure de la porte, fermement plantée sur ses jambes ouvertes, Sonia essayait

les gouttes de sueur qui s'étaient formées sur sa lèvre supérieure. La main droite soutenait encore le revolver que je venais juste de lui remettre. Elle sourit. Elle baissa finalement l'arme et me regarda pendant que l'odeur âcre de la poudre emplissait la pièce.

*Traduction d'André Charland*